

philippe madec

## **De la beauté désirable**

*Discours sur l'usage de la beauté dans la fabrication naturelle des villes,  
suivant les propos de Jacques-François Blondel sur le goût, la règle et le style, à l'occasion de la  
discussion qui lui est consacrée en l'an deux mille dix dans la ville de Metz*

## Table des matières

|  |    |
|--|----|
| Remerciements.....                                       | 3  |
| « Le goût importe autant que la Règle ».....             | 4  |
| Intermède pédagogique .....                              | 4  |
| Embellissement, réhabilitation, insertion .....          | 5  |
| Inscrire l'avenir au programme des lieux .....           | 7  |
| Pas en expansion. En insertion.....                      | 8  |
| L'intériorité continue.....                              | 8  |
| La réhabilitation du monde .....                         | 9  |
| Construire le rapprochement .....                        | 9  |
| Le rôle de la culture dans le développement durable..... | 10 |
| La quotienneté .....                                     | 11 |
| La question du style .....                               | 12 |
| La beauté de la vie. Le sacré .....                      | 12 |
| La ville de la beauté désirable.....                     | 13 |

## Remerciements

Je te remercie cher Benoît (Goetz) de m'avoir permis de retisser par cette invitation au colloque « Jacques-François Blondel et l'embellissement des villes »<sup>1</sup> les liens entre mes recherches anciennes sur la production architecturale au dix-huitième siècle et mes engagements de toujours dans l'écoresponsabilité, ce qu'on appelle aujourd'hui le développement durable. Dans les années quatre-vingt, j'ai participé à l'ouverture du fonds ancien des dessins d'architecture des élèves ingénieurs de l'Ecole Nationale des Ponts et Chaussées dans le cadre d'une recherche dirigée par Jean Michel alors conservateur du fonds de l'école et Claude Vié, architecte enseignant chercheur<sup>2</sup>. Puis j'ai rédigé pour Jean-Christophe Bailly aux éditions Hazan une interprétation de l'œuvre d'Etienne-Louis Boullée<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> - Colloque et exposition : « Jacques-François Blondel et l'embellissement des villes », les 10, 11 et 12 mars 2010, organisé par le Département de Philosophie Université Paul Verlaine – Metz et le Laboratoire lorrain de Sciences sociales (2L2S), en partenariat avec le Laboratoire GERPHAU (Philosophie architecture urbain) UMR CNRS 7145 LOUEST (Laboratoire des organisations urbaines : espaces, société, temporalités), Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy, Médiathèque de Metz, Mairie de Metz, Centre Pompidou Metz, La Maison de l'Architecture de Lorraine.

<sup>2</sup> - MADEC Philippe, « Le plan architectural en classicisme et modernisme », in VIE Claude et MICHEL Jean (dir.), *Raison-Projet-Représentation. La formation architecturale des ingénieurs des Ponts et Chaussées au XVIIIème siècle*, Ministère de l'Urbanisme, du Logement et des Transports, Secrétariat de la Recherche Architecturale, Association : "Groupe de Recherche sur l'Enseignement de l'Architecture et des Techniques", Paris, 1979-84

<sup>3</sup> - MADEC Philippe, *Etienne-Louis Boullée*, Editions F. Hazan, Paris, 1986, 1989, 1992 ; Birkhäuser Verlag, Basel, Boston, Berlin, 1989 ; Ediciones Akal, Madrid, 1996

## « Le goust importe autant que la Règle »

Mon propos n'est pas de trouver un lien de parenté entre la beauté telle qu'elle apparaît dans les textes de Jacques-François Blondel et une possible beauté contemporaine que l'on peut qualifier de « désirable ». Mais dans le temps où je vous le dis, je sais que ma cuisine personnelle a concocté quelques plats mélangeant Etienne Louis Boullée et Kenneth Frampton pour la théorie, Jacques-François Blondel et Lazlo Moholy-Nagy pour la pédagogie, à une histoire personnelle. Prenons cette phrase de Jacques-François Blondel qui resurgit régulièrement dans mes textes. Elle provient de *De l'utilité de joindre à l'étude de l'architecture, celle des sciences et des arts qui lui sont relatifs*, paru Chez la Veuve Desaint à Paris en 1771. Jacques-François Blondel écrivait que « *Le goust importe autant que la Règle* »<sup>4</sup>. Si le vent de cette phrase ouvre les fenêtres, pour ce théoricien du classicisme, elle n'invite pas à toutes les libertés. Pour lui, seul l'architecte de talent possède le droit de déroger, les autres, les subalternes doivent s'attacher à la règle. La suite de l'histoire est connue : valorisation et mise en scène de l'architecte de première classe, menant aux Grand Prix de Rome et au système des Beaux-Arts, à la quête sans cesse recommencée de l'architecte-génie, à l'engagement dans une logique de « l'art pour l'art » ou de « l'architecture pour l'architecture ». Mais c'est aussi cette phrase qui autorise les œuvres singulières d'Etienne Louis Boullée, Claude Nicolas Louis Ledoux ou Jean-Jacques Lequeu pour reprendre la trilogie d'Emil Kaufmann<sup>5</sup>. Et ensuite les inventions magnifiques de modernes.

Cela dit, à notre époque où la création architecturale balance entre, d'une part, la recherche d'une totale liberté formelle avec les blobs et autres wizzs, acceptant l'héritage moderne du Vitalisme et, d'autre part, les règles de qualité environnementale qui se démultiplient, à une époque où l'idée même de liberté cherche sa nouvelle acception, entre « éco-fascisme ou éco-démocratie »<sup>6</sup>, la phrase de Blondel résonne toujours. Je l'ai toujours considérée comme le début de la catastrophe — d'une catastrophe dont nous aurions bien besoin aujourd'hui pour déclencher une rupture radicale avec le modernisme —, le début d'une certaine catastrophe formaliste sans fondement, mais surtout d'une catastrophe au sens de la *Théorie des Catastrophes* de René Thom<sup>7</sup>, c'est-à-dire du moment où le système se dérègle de lui-même, se brouille, se dégrade, s'ouvre finalement, où un changement infime et la série des changements qu'il produit entraîne un déséquilibre et une brisure de la continuité d'un système.

Cette question de la Règle et du Goût n'en finit pas de resurgir. Mais la question qui se pose principalement à nous aujourd'hui n'en procède pas : il s'agit plutôt de chercher à comprendre comment et dans quelles conditions l'usage de la beauté revient dans la fabrication naturelle des villes.

## Intermède pédagogique

Avant de tenter de répondre à cette interrogation, et parce que nous sommes pour la plupart d'entre nous des enseignants réunis dans la maison du politique, l'Hôtel de Ville de Metz, voici un autre propos de Blondel. Denis Diderot l'avait écrit, Boullée l'avait conforté, Blondel l'avait réaffirmé, en fait tout le siècle des pédagogues s'y était mis. Le résultat se fait pourtant toujours attendre. C'est dans le *Discours sur la nécessité de l'étude de l'architecture* que Jacques-François Blondel écrit : « Après avoir fait sentir aux Personnes d'un certain rang les abus qui résulteraient de leur peu de lumières dans l'Archi-

---

4 - BLONDEL Jacques-François, *De l'utilité de joindre à l'étude de l'architecture, celle des sciences et des arts qui lui sont relatifs*, Chez la Veuve Desaint, Paris, 1771.

5 - KAUFMANN Emil, *Trois architectes révolutionnaires (Boullée, Ledoux, Lequeu)*, éditions de la SADG, Paris, 1978

6 - LATOUCHE Serge, « Ecofascisme ou écodémocratie », in *Le Monde Diplomatique*, novembre 2005

7 - THOM René, *Paraboles et Catastrophes*, Flammarion éditeur, Paris, 1999

teature, ne serait-ce pas ici le lieu de rappeler la négligence de la plupart de ceux qui font leur profession de l'enseigner ? »<sup>8</sup> Ce jugement reste tellement d'actualité quand il s'agit d'architecture et de développement durable.

## Embellissement, réhabilitation, insertion

Même si la politique d'embellissement s'attachait à la figure royale, il est difficile de ne pas établir un rapprochement entre l'embellissement au XVIII<sup>e</sup> siècle et la réhabilitation au XXI<sup>e</sup>. Notamment parce que les conceptions spatiales contemporaine et post-baroque possèdent un point commun : la notion d'intériorité. Pour embellir, pour réhabiliter, il importe que la ville soit déjà là, que l'on y travaille de l'intérieur, dans sa matière, son épaisseur. Position classique par rapport à la ville héritée du Moyen-Age, de la Renaissance et de l'époque Baroque ; position durable par rapport à la ville héritée des modernes et des postmodernes. Bien sûr, il n'est pas envisageable pour nous de détruire les maisons sur les ponts et sur les quais ; il est plutôt question de les faire revenir ; mais dans les deux cas il s'agit d'ouvrir des espaces à vivre dans une spatialité intérieure, spatialité qui est l'expression d'une conscience humaine située. Bien entendu notre conception de l'intériorité diffère de celle du XVIII<sup>e</sup>, nous n'avons pas la même acception de l'horizon ou des lieux. Mais disons abruptement ce qui nous rapproche par effet de symétrie : l'espace classique participe des débuts de la conception de l'espace en expansion, le nôtre participe à la clôture de cette conception.

Cette situation s'articule autour d'une notion centrale aujourd'hui : le principe d'insertion. Auquel je vais m'attacher un peu ici.

Il y a plus de dix années et pendant quelques temps, j'ai demandé de prendre en charge la première heure du premier jour de la première année dans l'école d'architecture où j'enseignais. Il s'agissait du cours de théorie de l'architecture. Je demandais aux jeunes étudiants, encore lycéens, encore les filles et fils de leurs parents, de me poser trois questions auxquelles ils souhaitaient obtenir une réponse au moment de commencer leurs études d'architecture. Une fois posées, je passais l'année à y répondre. Je leur demandais de revenir pour la seconde séance avec la photographie d'un bâtiment qui à leurs yeux était une architecture et d'expliquer pourquoi. Il y avait une question subsidiaire : qu'est-ce que la beauté en architecture ? Leurs réponses n'étaient pas savantes, quelques lignes suffisaient, parfois on pouvait lire l'influence d'un aîné, mais chaque fois ce qui était dit parlait d'une conscience populaire de la beauté architecturale. Dans une immense majorité, et aussi longtemps que dura ce cours, la réponse fut : « une architecture est belle quand elle est bien intégrée ».

Leurs propos renvoient à tout un ensemble de conditions culturelles de la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Ce sont : le déploiement de l'idée de protection patrimoniale qui a sans cesse étendu son domaine de protection, passant d'un élément d'architecture, à une bâtisse, puis au périmètre de 500 mètres autour de la bâtisse, puis par la notion de co-visibilité à un territoire plus étendu, pour passer à la protection des sites et des paysages ; [...] la valorisation du paysage comme contexte et comme projet ; [...] le passage du contexte au lieu, voire au *Genius Loci* : le lieu devient à la fin du XX<sup>e</sup> siècle l'endroit de toutes les solutions, la panacée : le terrain de l'extase, la place de tous les projets, l'occasion de tous les présents,

---

<sup>8</sup> - BLONDEL Jacques-François, *Discours sur la nécessité de l'étude de l'architecture*, Paris, 1754

<sup>9</sup> - Ce passage jusqu'au chapitre « Pas en expansion. En insertion... » remanie un passage d'une série de conférences sur la notion d'insertion, donnée à Strasbourg, Rennes, Etel et Brest en 2004 sous le titre « L'avenir des Lieux ». Elle fut publiée en 2005 sous la direction de Daniel Le Couédic et Jean-François Simon, dans *Construire dans la diversité. Architecture, contextes et identités* aux Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2005, sous le titre « L'avenir des lieux (fragments) ». Elle est disponible intégralement sur le site [www.philippemadec.eu](http://www.philippemadec.eu).

l'opportunité d'une meilleure politique, la condition d'une vie préférable, la place de l'art pour les artistes nombreux adeptes de *l'in situ*, et donc la situation dans laquelle juger d'une architecture...

Mais avec l'apparition du volet paysager du permis de construire, tout ce courant de pensée aboutit à une Règle, contre laquelle le goût de la liberté de créer se débat. La position française est tranchée : un bâtiment doit s'insérer harmonieusement a) dans un voisinage : les abords immédiats de la parcelle où elle s'installe ; b) dans un paysage : l'alentour élargi où elle apparaît ; c) dans une culture : celle du lieu, de la région ou du pays. Cette obligation d'insertion suppose un contexte préexistant (je sens bien le pléonasme), et demande une attitude déférente vis-à-vis de lui, l'envie de ne pas lui porter atteinte. Quand le contexte se donne, c'est un paysage ; il préside, et dans le même temps nous le construisons. Le projet d'insertion à la française propose la mise en présence d'un état ancien et d'un état à venir ; c'est d'abord un projet de continuité, de relation, de développement historique et spatial, qui se lit dès la mise en place du projet dans le plan.

Finalement tout irait bien, si nous n'étions pas confrontés à quelques soucis ! La difficulté d'accepter la réalisation d'architectures contemporaines, même intégrées, résulte aussi de quelques chausse-trappes de la culture actuelle. Le goût pour l'histoire a nourri le concept d'insertion soit, dans le meilleur des cas, de la volonté de connaître les forces à l'œuvre en un lieu, soit de la référence aux styles historiques et régionaux soit, dans le pire des cas, de la référence à ce qui est antérieur, pas forcément ancien, mais surtout déjà là. Et quand on a le goût de ne pas faire de vague, le mimétisme apparaît comme la solution. Pourtant le mimétisme est l'inverse d'une insertion. C'est surtout l'arrêt de la culture. C'est l'impossibilité du dialogue, car deux paroles qui disent les mêmes phrases ne se parlent pas. C'est la peur de l'autre, et même la peur de soi comme autre.

Penser que tout ce qui est antérieur est forcément porteur d'une qualité est une perversion du développement de la protection qui s'appuie sur une vision angélique du monde déjà là. Quand les postmodernes retrouvent le monde comme une condition de l'architecture, ils le trouvent plus beau que celui qui était proposé par l'utopie et de son subalterne, la création moderniste. D'où la méfiance pour le nouveau et pour l'œuvre.

En outre on généralise le concept d'harmonie, comme dans la cible 01 de la HQE qui vise à une « *relation harmonieuse des bâtiments avec leur environnement immédiat* ». Ce recours part du présupposé que tout environnement mérite que l'on s'harmonise à lui. Comme si une conception romantique de la nature avait pris le pas sur l'idée d'environnement. Que faire quand l'alentour est sans qualité ? Et, dans ce cas, comment prendre en compte la cible 10 traitant du confort visuel et de la « *relation visuelle satisfaisante avec l'extérieur* » ? Doit-on masquer l'alentour ? Doit-on produire une architecture sans valeur esthétique ? Il est vrai que l'idée a fait son chemin qu'une architecture pour être environnementale devrait ne pas apparaître comme une œuvre. Interprétation confortée par les dérives de l'application du volet paysager du permis de construire au moment d'intégrer l'environnement : « Un bon projet est un projet qui ne se voit pas »<sup>10</sup>.

L'insertion est nourrie de la conception postmoderne du temps, c'est-à-dire : l'instantanéité du présent. Ainsi le contexte n'existe qu'au moment de la conception : état physique et culturel du contexte au moment d'instruire le permis. On assiste à une fossilisation du lieu, qui est la preuve d'une paresse du jugement. S'opposer à l'architecture contemporaine revient à décréter une mort de la culture, ce que seules les sociétés totalitaires pourraient imposer. Le postmodernisme n'a pu mettre en avant le présent immédiat qu'après avoir condamné le progrès et l'avenir, deux notions qui — il est vrai — par les

---

10 - SIRIEYS Hélène, extrait de « *Écologie ou paysage ? L'esthétique de nos espaces de vie est-elle compatible avec leur qualité environnementale ?* », in <http://www.lot-et-garonne.fr/caue/CAUE/juin.htm>

excès de leurs emplois, avaient produit des effets dramatiques pendant le modernisme. Toute insertion d'une architecture contemporaine est confrontée à ce déni du progrès et au refus d'une interrogation sur l'avenir.

Ce qui se jouait dans l'insertion d'une architecture est de l'ordre de l'apparent, à l'unisson de l'engouement pour l'image plutôt que l'espace, pour le signe plutôt que la durée. C'est dans ce pur attachement à l'apparent, que le style se retrouve au centre des questions posées par l'insertion. La tentative de démonstration de la validité de tous les styles a aidé à la fin du style international, mais a aussi repositionné le style comme fondement de l'architecture. Or, aujourd'hui, il n'y a plus de courants d'architecture, plus de style, sauf personnel ou des attachements à des modes. Je reviendrai sur ce point. Aussi le recours au style, y compris dans les règlements d'urbanisme, ne renvoie pas à notre condition contemporaine, mais à la seule tentative nostalgique de protection des styles.

Je pourrais parler du façadisme, maintien de la façade d'un bâtiment ancien tout en démolissant ce qu'il y a par derrière. Parler d'une certaine esthétique de la disparition, par laquelle on enterre les projets, ou les camoufle, ou les masque de végétation. Parler d'un certain discrédit de l'architecture hérité de l'échec des modernes. Parler du nivellement des valeurs, très sensibles dans la perte du sens collectif et l'effacement des valeurs communes...

Le goût du même, la vision angélique et patrimoniale du monde déjà là, la valorisation de l'instant présent, le déni du progrès et de l'avenir et la sur-valorisation de l'image répondent à la situation contemporaine de mondialisation des échanges et de la culture. Situation qui encadre toute quête identitaire. Quête qui, chez ceux qui ne font pas l'effort de la culture, des passerelles et des ponts, mène à un repli dans le lieu, par peur. Le lieu plutôt que le lien. L'identité comme racines plutôt que comme projet. Repli même dans la HQE qui repose sur le principe d'un extérieur malade de pollution, qui engage à ne pas le dégrader davantage, et propose de créer un intérieur sain, isolé et protégé du dehors par la technique.

## Inscrire l'avenir au programme des lieux

Ainsi il revient au bâtiment à construire en un lieu à prendre les données issues du lieu. On n'évoque jamais la réciproque : c'est-à-dire la capacité d'un lieu à faire siennes des données émergent du temps. Pourquoi ne pas invoquer la capacité des manifestations du passé à accepter la venue d'événements du présent, siècle même de l'avenir ? Sans doute parce qu'aujourd'hui opérer un changement provoque une peur directement liée à ce que l'avenir n'est pas proposé comme radieux, mais comme difficile.

Revenons à l'insertion. Elle est liée au patrimoine. Qui lui aussi change. Les villes, les forêts, les maisons, l'eau, les monuments, l'air, la vie et les êtres eux-mêmes sont devenus patrimoine mondial. Alors, si la protection garde encore un sens, sa fonction se noie graduellement dans un patrimoine sans contour et perd sa raison d'être au fur et à mesure du développement d'un urbanisme consensuel et environnemental. Dans cette extension, le devoir d'avenir prend autant de sens que le devoir de protection. Si nous n'agissons pas pour préserver notre possibilité d'avenir, les traces de l'histoire ne seront pas préservées. Du lieu à l'environnement ; au-delà du lieu, la terre. Nous n'habitons plus seulement les lieux, nous partageons la terre. Nous ne sommes plus protégés dans nos horizons, nous savons que ce qui est au-delà de l'horizon nous concerne, même si en France on croit parfois que les nuages radioactifs s'arrêtent à nos frontières. Les soucis de nos voisins sont nos soucis ; leurs respects ou non du protocole de Kyoto nous concernent. Nous n'habitons plus seulement les lieux, nous habitons le climat. Et ce n'est pas le climat de nos anciens, face auquel il suffisait d'une architecture traditionnelle, pour se

protéger du climat. Le développement durable, c'est tout sauf le retour au bon vieux temps. Nombreux sont ceux qui disent que l'architecture traditionnelle répond aisément aux enjeux de l'écologie. Cela est vrai partiellement pour des dispositions simples, mais pas pour celles si complexes issues de la ville métropolitaine. Si l'insertion reste un enjeu réel, cohérent avec les besoins de protection actuelle, il ne s'agit plus seulement d'insérer une architecture compatible avec le contexte seulement localisé. Nous sommes face à une œuvre difficile : agir pour sauvegarder la possibilité d'un établissement humain sur terre, tout en gardant un devoir de mémoire. Il nous faut désormais insérer demain dans aujourd'hui, insérer l'avenir, inscrire l'avenir au programme des lieux.

## Pas en expansion. En insertion...

A bien y penser, ce n'est pas l'insertion d'un objet bâti qui nous intéresse, ni la beauté de cet objet — même si nous continuons à penser fermement que la qualité esthétique d'une architecture procède d'une revendication éthique légitime —. Quel est donc l'objet de l'insertion ? Quel est l'objet de la beauté ? Revenons donc à la question générale. C'est-à-dire à mon sens à : « Quel est notre espace de référence ? » Pendant deux siècles, on pensa que le monde des hommes était pris dans une expansion infinie. Progrès de la science et des techniques, théorie de l'expansion, développement économique, certitude d'une exploitation sans fin des ressources naturelles : toute l'idéologie menait à cet enthousiasme ; délire, diagnostiquera-t-on. L'histoire récente a délivré une autre vérité. Nous savons depuis Hiroshima que nous vivons dans un monde fini. Le monde terrestre se déploie à l'intérieur d'une totalité, et nous donc. Nous ne sommes pas en expansion, même si notre nombre augmente, même si l'inflation de l'économie existe ; nous sommes en insertion, à l'intérieur d'un monde connu, au cœur d'une histoire dont le dessein se donne. Chaque venue au monde n'élargit pas le monde, mais lui confère plus de densité, et — nous le savons — plus de gravité. C'est un peu plus d'humanité chaque fois ajoutée à la sphère de notre existence. Ainsi l'insertion d'une architecture ne se pose plus principalement vis-à-vis du lieu mais vis-à-vis de l'environnement. Non plus seulement dans les lieux mais sur la terre.

## L'intériorité continue

À la sortie de l'espace abstrait et homogène des modernes, les postmodernes avaient rameuté les corps, les lieux, les villes et les territoires. À la proposition des modernes de concevoir à partir du nouvel espace moderne architectural, dans une continuité de l'intérieur vers l'extérieur, sans tenir compte des données contextuelles à l'exception du climat et du paysage lointain, les postmodernes répondaient par une primauté du contexte : une histoire, une ville, un lieu, un paysage.

Maintenant nous avons changé d'espace. Nous sommes passés à l'espace d'une intériorité continue, où les mouvements, les échanges et les interactions associent lieux et non-lieux dans une fluidité aléatoire. Trop attachée aux bâtiments et aux artefacts, la résolution actuelle des suites de la crise de l'environnement ne rend pas encore compte de cette révolution. Il ne s'agit ni de l'objectif de la H.Q.E. visant à la création d'un intérieur sain, ni de cet accroissement continu des intérieurs contrôlés climatiquement, ni de ces échanges entre intérieur et extérieur maîtrisés par la technique (façades, machines), exprimés par les flèches dans les coupes sur les bâtiments environnementaux.

Nous sommes dans un espace dont la continuité accomplie est riche des expressions hétérogènes des communautés<sup>11</sup>. Pour l'homme, il n'y a plus de dehors sur terre ; seuls les objets en possèderaient en-

---

<sup>11</sup> - WARNIER Jean-Pierre, *La mondialisation de la culture*, éditions de la Découverte, Paris, 1999.



core. Les deux faces de notre monde : biosphère et monde virtuel, produiraient le même espace, une immense intériorité, finie mais dont l'étendue serait telle que l'esprit la percevrait infinie. Une nouvelle étendue, dont nous pourrions penser qu'il s'agit d'une atmosphère, celle d'une communauté de la même sphère. La globalisation en cours, aux enjeux fondamentalement « climatiques » avance Peter Sloterdijk, assemble ainsi l'étant, l'existence, l'environnement et l'établissement, dans une atmosphère de la multitude, dans un air commun.

## La réhabilitation du monde

C'est dans cette condition qu'apparaît la grande œuvre actuelle : la réhabilitation du monde, voire son ré-enchantement<sup>12</sup>. Le projet urbain et architectural y concourt. Plutôt qu'à sa fabrication de toutes pièces, il vise à la réforme du monde étant déjà-là, son réagencement, sa réhabilitation entendue au sens du développement durable et équitable, mais aussi de la littérature : « Je voudrais bien vivre assez pour voir Dreyfus réhabilité », notait Marcel Proust<sup>13</sup>. La réhabilitation comme réconciliation, comme retour dans l'estime, s'anime sous un jour culturel, de préférence à son acceptation « technique du bâtiment » ; elle introduit l'engagement et l'affectivité ; elle construit, à côté de ce qui est défini par un savoir sur l'objet et les techniques dans monde construit, un savoir politique et affectif qui concerne le rapport à l'objet, un engagement et une affectivité qui mènent à penser ce dernier autrement, vers un nouveau savoir-vivre le monde. L'approche fonctionnaliste d'ailleurs échoue là, surtout dans notre champ où l'hégémonie des fonctions économiques et techniques contribue à la défaite de l'espace public.

Ravoir l'état préalable - avant lambeaux - du monde dont la charge éphémère nous échoie, est une chimère qui peut interdire toute retrouvaille viable avec l'histoire. Ou bien s'avérer illusoire. Ainsi Michel Serres dans son dernier ouvrage « Temps des Cerises »<sup>14</sup> fait appel à l'image de la crise dans la médecine, domaine où le terme désigne l'apex ou sommet de la maladie, moment où l'organisme est en danger et doit choisir entre la voie du salut ou celle de la mort. Dans ce cas regagner l'état de santé antérieur revient à retrouver les mêmes conditions que celles qui ont présidé à la crise. Il convient donc d'inventer un nouvel état, ce que la résilience opère, ce que les « résilient cities » ont choisi<sup>15</sup>.

## Construire le rapprochement

Pour construire ce qui m'apparaît comme un rapprochement et non pas un resserrement du monde, des voies sont déjà proposées. Sur ces routes des compagnons nous ont devancé :

- les contrées et places, les orientations et proximités servant à décrire chez Martin Heidegger un espace à portée de main, irréductiblement charnel, incorporé<sup>16</sup>,
- les proxémies de Edward T. Hall, dimension subjective qui entoure chacun et distance physique à laquelle les individus se tiennent les uns des autres selon des règles culturelles subtiles<sup>17</sup>,

---

<sup>12</sup> - GAUCHET Marcel, *Un monde désenchanté ?*, éditions de l'Atelier/éditions Ouvrières, Paris, 2004

<sup>13</sup> - PROUST Marcel, *A la recherche du temps perdu*, tome IV, Sodome et Gomorre, vol.1

<sup>14</sup> - SERRES Michel, *Temps des Cerises*, Le Pommier éd., Paris, 2009

<sup>15</sup> - [www.resilientcities.org](http://www.resilientcities.org)

<sup>16</sup> - HEIDEGGER Martin, « Pour servir de commentaire à Sérénité », in *Question III & IV*, éditions Gallimard, Paris, 2002 ; se reporter aussi à FRANCK Didier, *Heidegger et le problème de l'espace*, Paris, 1986, éditions de Minuit, Coll. « Arguments »

- la proximité comme « état de voisinage forcé avec d'innombrables coexistants de hasard » pour Peter Sloterdijk<sup>18</sup> ;
- « le projet local : une vision politique synthétique » d'Alberto Magnaghi<sup>19</sup> ;
- et l'invention du quotidien chez Michel de Certeau<sup>20</sup>

Ils constituent pour nous le fonds théorique d'une montée du projet de monde *éco-responsable*, désirable. Mais pour donner sa chance à la quotidienneté et à la proximité qui sont les conditions physiques de ce rapprochement du monde, il est nécessaire de revendiquer la culture comme quatrième pilier du développement durable.

## Le rôle de la culture dans le développement durable

C'est dans cette condition historique que le rôle de la culture dans le développement durable prend tout son sens. De l'installation des démarches de développement durable dans le monde, des constantes apparaissent, notamment l'hégémonie de la résolution par la technique de la crise environnementale. Pourtant, la nécessaire révolution des mentalités et des modes de vie qui nous réclame tous, ne se propagera pas seulement dans l'application de procédures techniques ou la mise en œuvre de techniques environnementales, même pertinentes. Ces procédures et ces techniques ne trouvent leur justesse dans la durée que si leur usage ordinaire par Monsieur et Madame Tout-le-Monde est compris et correct. Si pallier les excès passés de la technique requiert la technique, force est d'admettre que la valeur d'une technique dépend de l'usage qu'on en a. Les résultats dépendent des usages, et les usages procèdent de la culture.

Le développement est présenté sur trois piliers : environnemental, social et économique. L'oubli à l'origine de la culture comme pilier du développement durable étonne. Le rapport Brundtland précisait bien pourtant que « deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de " besoins ", et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir. »<sup>21</sup> Or les notions de besoin, d'état des techniques et des organisations sociales dépendent de l'histoire des peuples, des cultures, dépendent de ces « figures historiques cohérentes »<sup>22</sup> — ainsi que le philosophe français Paul Ricœur nomme les cultures —, et de leurs expressions quotidiennes. Sans le développer ici, nous entendons par culture et ce qui ressort des groupes et ce qui convient aux individus en termes de constructions plausibles et impossibles, de réalisation et de désirabilité comme on dit Outre-Manche pour convenir du développement durable. La culture n'est pas la synthèse des singularités, mais leur multitude, leur irréductibilité donc. Dans cet horizon, la culture serait cette expérience vivante dont la connaissance formerait la légitimité.

Dans les domaines de la ville et de l'architecture, la revendication de la culture comme pilier du développement durable, renvoie à la notion de projet, et pas seulement à la protection des diversités culturelles. En 2002, l'Indien Rajendra Pachauri, président du GIEC, dénonçait déjà le poids des spécialistes de la science atmosphérique, ses propres spécialistes. Il exposait que la compréhension sociale et culturelle des politiques énergétiques sera la condition *sine qua non* des actions concrètes dans les

---

<sup>17</sup> - HALL Edward T., *La dimension cachée*, éditions du Seuil, Paris, 1984

<sup>18</sup> - SLOTERDIJK Peter, *Le Palais de Cristal. A l'intérieur du capitalisme planétaire*, op.cit, p 254

<sup>19</sup> - MAGNAGHI Alberti, *Le Projet Local*, Mardaga éditeur, Bruxelles, 2001

<sup>20</sup> - CERTEAU de Michel, *L'invention du quotidien*, éditions Gallimard, Paris, 1990

<sup>21</sup> - BRUNDTLAND Gro Harlem, *Our Common Future*, ONU, New York, 1987

<sup>22</sup> - RICŒUR Paul, *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296

divers pays<sup>23</sup>. Au-delà du réquisitoire, il s'était agi pour lui de mettre en évidence l'écart entre la pensée technique abstraite due au caractère universel des données physiques et les conditions quotidiennes de la vie humaine toujours localisée. Même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire, les modalités d'actions sont contextualisées et dépendent des cultures. Une belle idée n'est jamais réalisée si elle n'est pas comprise, appréhendée, faite leur par ceux qui la vivront. Ce qui est approprié l'est à une société et par une société. De fait la réalisation des idéaux de notre humanité éprise de solidarité face au péril commun, dépend des cultures, qui ne forment plus le cadre, mais le moyen dialectique du passage au réel. Recourir aux cultures sert à rendre locales les approches techniques, plutôt que de laisser libre cours au dictat d'une approche technique universalisée<sup>24</sup>. Ne voit-on pas que les nouvelles conceptions mondialisées de l'espace et du temps entrent en conflit avec les conceptions anciennes, les unes et les autres serties dans les histoires.

La revendication de la culture comme 4<sup>ème</sup> pilier du développement durable est une clé indispensable pour reconnaître la diversité des conditions urbaines et se sortir de la seule métropolisation. Cette revendication devrait aller de soi en France puisqu'à Johannesburg en 2002 elle marqua notre entrée fracassante dans l'histoire du développement durable par le discours de Jacques Chirac « La maison brûle et nous regardons ailleurs » et puisque Nicolas Sarkozy en avril 2009 à propos du Grand Paris annonce la possibilité d'un nième pilier : le pilier esthétique<sup>25</sup>. Étonnamment cela ne va pas de soi : lorsque que l'on recherche le mot culture dans le texte de la loi Grenelle I, on le trouve vingt fois, 17 fois dans « agriculture », 1 fois dans « sylviculture » et deux fois isolés au sujet des « cultures de protéagineux et autres légumineux » puis des « cultures dites mineures » à propos de la réduction des usages de produits phytopharmaceutiques et des biocides. Quant au mot architecture, il est introuvable. Pourtant rechercher la dimension culturelle : rechercher « les figures historiques cohérentes »<sup>26</sup> et les confronter aux questions du futur est la voie qui permet de solliciter toutes les dimensions territoriales, des bourgs aux métropoles, des plus rurales aux plus ultra-marines, e convoquer toutes les beautés des territoires.

## La quotienneté

Mais comment sans reconnaître à la culture sa centralité pourrions-nous convoquer le quotidien, et avec le quotidien l'engagement collectif et individuel de tous ?

Les « petits gestes » font le quotidien, ils contribuent au sauvetage planétaire : ne pas laisser couler l'eau quand on se lave les dents, manger bio et moins de viande, rouler à vélo, éteindre la lumière dans les pièces vides, baisser le chauffage, trier les déchets, etc. Ces petits gestes sont indispensables, mais ils ne suffisent pas, car l'importance de la crise planétaire accrédite la radicalité un propos de Sloterdijk : « Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — *sustainability*. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre. »<sup>27</sup>. La crise concerne la vie des gens au quotidien, une quotienneté, dont le philosophe italien Gianni Vattimo rappelle qu'elle est

---

<sup>23</sup> - PACHAURI Rajendra, « Les experts étudient l'effet socio-économique de l'évolution du climat », in *Le Monde*, 21 février 2003

<sup>24</sup> - La clairvoyance de Yona FRIEDMAN a en ce sens toujours été exemplaire. Voir : *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, éditions de l'éclat, Paris, 2003.

<sup>25</sup> - GUET Jean-François, *Enjeux et perspective de la ville durable européenne*, <http://www.ffue.org/PDF/Certu-2009-JFGuet.pdf>

<sup>26</sup> - RICŒUR Paul, *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296

<sup>27</sup> - SLOTERDIJK Peter, *Dans le même bateau*, Payot & Rivages, Paris, 1997, p.85

« toujours historiquement qualifiée et culturellement dense ».<sup>28</sup> Le monde déjà là, celui qui nous environne, est le monde des préoccupations de la quotidienneté, celui de toutes nos habitudes journalières. Il ne s'arrête pas aux choses de tous les jours, aux petits gestes eux-mêmes, mais à l'ouvrage à faire, à la vie à vivre ensemble dont les gestes simples et concrets soudent la tenue. Notre condition se comprend dans un permanent va-et-vient entre ces deux niveaux, entre l'utilité et la préoccupation, entre l'activité affairée et le souci de soi et de l'autre. « *Le plus important*, ajoute le sociologue Henri Lefebvre, *c'est de noter que les sentiments, les idées, les styles de vie, les jouissances se confirment dans la quotidienneté* »<sup>29</sup>. Ce monde commun est le monde en commun, la quotidienneté engage la présence de l'autre. Elle manifeste une coexistence avec le monde lui-même, les gens et les choses. C'est là que se joue la nécessaire révolution à mener, et que se déjouent les pièges de la pensée abstraite, systématique.

## La question du style

Finalement je n'aborderai pas l'esthétique de l'éco-responsabilité ; je n'aborderai pas la question du style, ni l'absence de style éco-responsable malgré l'apparition de quelques tics, ni les influences qui s'opèrent d'un pays à l'autre sans mener à un autre style international, ni la large recherche de procédés environnementaux sans tabou esthétique, ni le recours aux ressources locales qui accroît l'hétérogénéité de cette architecture « profondément influencée par son contexte aussi bien physique, géographique, climatique que culturel au travers notamment des cultures constructives qu'elle utilise »<sup>30</sup>, ni la stratégie du disponible par laquelle les projets se nourrissent de ce qui est à portée de mains, ni la manière dont les architectures durables dessinent leurs propres pays qui en retour les matérialisent. Je ne parlerai pas davantage de la nouvelle esthétique des échanges, de cet *alter* architecture qui se conçoit à partir des échanges dynamiques, entre l'homme, les bâtiments et les éléments naturels, et avoisine la définition d'Etienne Louis Boullée (1728-99) : une mise en œuvre de la nature<sup>31</sup> ; ni de la prédominance de la coupe plutôt que de la façade dans le projet, de la façade qui s' imagine en coupe, plutôt qu'en élévation, proportion et harmonie, elle devient peau, membrane, lieu de l'osmose.

Je n'en parlerai pas parce que la beauté dont nous cherchons à parler aujourd'hui ne renvoie pas au style. Pas directement à la forme, même si tout prend toujours forme. Ne renvoie pas au style si ce n'est peut-être au style au sens d'un souci qui fait tenue, d'un souci de la Terre — qui est aussi celui de soi, de l'autre et des autres — qui privilégie la finalité des actions, les fins, les conséquences, la recherche d'une puissance des moyens pour intégrer le monde plutôt que de le transformer.

## La beauté de la vie. Le sacré

Notre monde n'est plus moderne, ni postmoderne. Nous sommes entrés dans une ère que nous ne savons pas nommer, face à la crise de notre planète. Mais que nous le sachions ou que nous le sentions, nous vivons l'histoire que le philosophe allemand Hans Jonas avait décrite dès les années dix neuf cent soixante dix : « Brusquement ce qui est tout bonnement donné, ce qui est pris comme allant de soi, ce à quoi on ne réfléchit jamais dans le but d'une action : qu'il y ait des hommes, qu'il y ait la vie,

---

<sup>28</sup> - Propos de VATTIMO Gianni. Se reporter à STAQUET Anne, *La pensée faible de Vattimo et Rovatti : une pensée fable*, éditions de l'Harmattan, Paris, 1996. Se reporter aussi à VATTIMO Gianni, *Introduction à Heidegger*, éditions du Cerf, Paris, 1985.

<sup>29</sup> - LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne*, L'Arche Editeur, Paris, 1961, tome 2

<sup>30</sup> - PERRAUDIN Gilles, *La pierre : matériau écologique*, in <http://www.utexas.edu/cola/France-ut/archives/perraudin.pdf>

<sup>31</sup> - BOULLEE Etienne Louis, *Essai sur l'art*, Hermann éditeur, Paris, 1979

qu'il y ait un monde fait pour cela, se trouve placé sous l'éclairage orageux de la menace de l'agir humain »<sup>32</sup>.

Ce qui est beau est là. C'est finalement ce qui est sacré. La vie. A propos de l'œuvre de Robert Antelme *L'espèce humaine* qui « retrace la vie d'un kommando (Gandersheim) d'un camp de concentration allemand (Buchenwald) », Maurice Blanchot expliquait que, l'homme étant réduit « à l'extrême dénuement [...], à lui-même, [...] n'a besoin de rien d'autre que le besoin pour, niant ce qui le nie, maintenir le rapport humain dans sa primauté » (*L'Expérience-Limite*). Suivant Emmanuel Lévinas, qui avait montré que « le besoin était toujours en même temps jouissance », il envisage que « sans doute s'agit-il encore d'une sorte d'égoïsme, et même du plus terrible égoïsme, mais d'un *égoïsme sans ego*, où l'homme, acharné à vivre et à toujours vivre, porte cet attachement comme l'attachement personnel à la vie, et porte ce besoin comme le besoin qui n'est plus le sien propre, mais le besoin vide et neutre en quelque sorte, ainsi virtuellement celui de tous. " Vivre, dit-il à peu près, c'est alors tout le sacré". »

Dans cette catastrophe, dans cette rupture de la continuité de toute histoire, et dans la reconstruction qu'elle éveille à partir du néant, l'architecture retrouve sa dimension sacrée : elle est installation de la vie. Et c'est une installation légitime, tel un droit fondamental au sens où l'article Jürgen Habermas à partir du concept de *paix perpétuelle* chez Emmanuel Kant : « les droits fondamentaux régulent des matières qui sont d'un niveau de généralité tel que les arguments moraux suffisent à les fonder. Ce sont là des arguments qui justifient les raisons pour lesquelles la garantie de telles règles intéresse également toutes les personnes dans leur qualité de personnes en général et est donc également bonne pour tout un chacun. »<sup>33</sup>

Installation légitime qui ne fait pas du besoin de beauté, un besoin premier, mais le reconnaît comme tel.

## La ville de la beauté désirable

Alors dans quelle ville la beauté du sacré se déploiera-t-elle ? Dans la ville qui vient, une ville de demain qui est autre et la même à la fois, alternative et revenue dans notre estime, une atmosphère de la multitude, appropriée à et appropriable par sa société, spécifique. Globale, elle s'affirme et rurale, et urbaine, et urbaine, finalement territoriale. Multipolaire et en réseau à la fois, elle s'affirme intérieure, bienveillante, adaptée au climat, claire, ombragée, humide et verte, frugale et économe en énergie, voire autonome, éolienne et solaire. Accueillant le temps, elle est biologique, chronotopique, biodiverse, écologique, écoresponsable, lente, proche et voisine, si locale et tant quotidienne, une ville de la pantoufle plus équitable. Ouverte à ce qui peut advenir, elle s'accepte hypercomplexe et interdépendante, floue, faible et fragile, en fin de compte fractale. Commune, dense car intense, désirable et douce, elle s'avère partagée, associative, coopérative et solidaire, jubilatoire donc. Belle comme la vie.

---

<sup>32</sup> - JONAS Hans, *Le principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 1998, p.265.

<sup>33</sup> - HABERMAS Jürgen, *La paix perpétuelle. Le bicentenaire d'une idée kantienne*, Les éditions du Cerf, Paris 1996, pages 88 à 90.